

Bibliographie

Jean Sarocchi

2015



Cette oeuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 2.0 France](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/).
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Table des matières

| | |
|--|---|
| I. Sur CAMUS..... | 3 |
| II. LIVRES PUBLIES autres que ceux sur Camus | 4 |
| III. ARTICLES ou INTERVENTIONS tournant autour de la chose chrétienne et/ ou française : | 4 |
| III.1 : ARTICLES parus dans la revue CATHOLICA | 4 |
| III.2 : Autres ARTICLES ou INTERVENTIONS | 4 |
| IV. Sur L'ISLAM..... | 5 |
| V. Sur le JAPON..... | 5 |
| VI. Sur et juxte STENDHAL | 6 |
| VII. MISCELLANEEES | 6 |
| VIII. Censure, caviardage et autres corrections | 7 |
| VIII.1 : Saint Augustin et le sublime..... | 7 |
| VIII.2 : L'émir et le canot-major | 8 |

Bibliographie Commentée, Jean Sarocchi

Au moment de me résigner à la corvée, demandée avec instance par des amis, de recenser mes productions d'écriture je ne peux que je ne me rappelle l'anecdote à valeur d'*exemplum* d'Ibn 'Arabi assistant aux obsèques d'Averroès : le cercueil contenant le corps du maître est contrepesé, sur la monture qui le porte, par ses oeuvres : un paquet de bouquins équilibre un paquet de vieux os. Cette anecdote est susceptible de deux interprétations antagonistes qui elles-mêmes, sur la monture d'un jugement de la postérité, peuvent s'équilibrer : il est émouvant de penser que le *corpus* littéraire de cet homme éminent fut égal en poids à son corps physique, mais il est plaisant (au sens de Blaise Pascal) que sa dépouille mortelle et sa dépouille spirituelle soient posées en symétrie et convoyées vers le même trou ; qu'est-ce que survivre par ses oeuvres quand celles-ci ballottent de l'autre côté d'un cadavre ? J'avoue ma préférence pour cette manière d'interpréter. Mon idée insidieuse, c'est que les livres réquisitionnés pour le convoi funèbre, on aura beau les entasser ils ne font pas que le mort ne soit pas mort. Cette idée traversa-t-elle, nonobstant sa piété, l'esprit d'Ibn 'Arabi ?

Quant à mes oeuvres, que je n'imagine pas aussi fécondantes que celles du penseur andalou, feraient-elles contrepoids à mon corps si un âne en lieu de fourgon me conduisait à ma dernière demeure ? Je ne pèse pas lourd, elles ne pèsent pas lourd. Ma minceur, leur minceur s'équivalent. (Ce n'est pas zéro comme l'insinuerait un critique malveillant). La liste que voici pourrait cependant duper un esprit candide. Quand on s'avise de produire tous ses rogatons, toutes ses rognures – encore en ai-je oublié nombre – l'on court la chance de passer pour prolifique. A la vérité j'ai peu écrit, surtout peu publié. Mais – je le dis pour la gouverne du lycéen ou de l'étudiant frais émoulu qui lirait ceci - même un individu de ma sorte, peu doué, peu opiniâtre au travail, plus occupé au piano ou à la promenade, à la prière ou à la poésie légère qu'au labeur de l'écriture et aux démarches exigées par sa mise en commerce, écrirait et publierait facilement bon an mal an l'équivalent de deux volumes – bons ou mauvais, là n'est pas la question - de trois ou quatre cents pages chacun.

I. Sur CAMUS

Camus dans la collection "Philosophes", aux PUF en 1968

La Mort heureuse, introduction, établissement du texte et notes, en 1971 (Gallimard)

Albert Camus et la recherche du père, thèse soutenue en 1975, reproduite par l'Université de Lille en 1979, interdite de publication

Le dernier Camus ou Le Premier Homme (Nizet, 1995)

Variations Camus, recueil de divers articles et conférences (Atlantica Séguier, 2005)

Camus le juste ? nouveau recueil de divers articles et conférences (Atlantica Séguier, 2009)

Redevenir enfant ? texte recueilli dans *Albert Camus ou la pensée de midi* (éditions Ovadia, 2008)

L'enfant ou la limite de l'iniquité, texte recueilli dans les Actes du Colloque de Tunis (6-8 décembre 2007), *L'Écriture des limites et des frontières*

Camus chrétien ? (paru dans le numéro 37 de la revue *Kephas* en 2011)
Quelques brèves contributions au Bulletin de la société des études camusiennes, notamment deux pages sur *L'Etat de siège* (sous le titre “ni orthodoxe ni hérétique”, en 1999) et une étude (censurée) sur des variantes inédites de la Conférence d’Upsal (dans le Bulletin d’octobre 2007)

Albert Camus, l’Algérie et les ambiguïtés de la solidarité (Catholica, hiver 2003-2004, numéro 82)

L’instrument de la culpabilisation (Catholica, printemps 2006, numéro 91)

Camus philosophe l’enfant et la mort (Ovadia, 2014)

Camus entre Plotin et Nietzsche (Ovadia, 2015)

II. LIVRES PUBLIES autres que ceux sur Camus

Julien Benda portrait d’un intellectuel (Nizet, 1967)

Versions de Proust (Nizet, 1972)

Rabelais et l’instance paternelle (Nizet, 1986)

Giono de père en fils (PUM, 1989)

La Colère (Desclée de Brouwer, 1991)

In the summer time, roman (L’Opale, 1979)

Pourquoi pas ? (Atlantica Séguier, 2002)

III. ARTICLES ou INTERVENTIONS tournant autour de la chose chrétienne et/ ou française :

III.1 : ARTICLES parus dans la revue CATHOLICA

Pour l’Inquisition (printemps 1999, numéro 63)

Déprions en Eglise (automne 1999, numéro 65)

Que ce monde est donc aimable et digne d’être aimé! (hiver 2000-2001, numéro 70)

Au commencement était l’Opinion (été 2001, numéro 72)

Le franchouillard et le cosmopolite (automne 2001, numéro 73)

Laboratoire de catastrophe générale (été 2002, numéro 76)

III.2 : Autres ARTICLES ou INTERVENTIONS

L’imagination de Dieu dans les Contemplations (Centre de philologie et de littératures romanes de l’Université de Strasbourg, 1967)

François Varillon – la souffrance de Dieu (Cahiers universitaires catholiques, mai-juin 1975)

Les deux langages du sacré, dans le recueil “Pour une Anthropologie du sacré”, publication de la Paroisse universitaire de Strasbourg, 1976)

Reportage d'un pèlerin (ibid. janvier-février 1978)
Valéry entre philosophie et mystique (Bulletin de littérature ecclésiastique, Toulouse, 1988)
Monsieur Ouine ou la décadence (ibid., 1988)

Cum grano salis (ibid., novembre-décembre 1989)
Des Esseintes au risque de Ruysbroeck (dans J.-K. Huysmans “le territoire des à rebours”, Université de Toulouse le Mirail, 1992)
Profondeurs de Dieu, profondeurs du Soi (Cahiers Jacques Maritain, décembre 1993)
Péguy lecteur de Renan (dans “Chronique” n° 3, 1993, Supplément au Bulletin de littérature ecclésiastique de Toulouse)
Dieu sans frontière (dans *Frontières*, Université de Tunis I, 1994)
Louis Massignon et Gabriel Marcel, d'après leur correspondance (dans *Louis Massignon et ses contemporains*, Karthala, 1997)
Le Secret de l'histoire ou “l'invention” de Bloy par Massignon (dans *Louis Massignon au coeur de notre temps*, Karthala, 1999)
Joë Bousquet, priez pour moi (dans *Joë Bousquet et l'écriture*, L'Harmattan, 2000)
L'image que donne du philosophe saint Augustin (dans *Portraits de philosophes*, Editions universitaires de Dijon, 2001)
Les Notes intimes à la lumière de Simone Weil dans *La poésie du quotidien*, Cahiers Marie Noël, n° 21, 2003)
Saint Augustin et le sublime (dans *La littérature et le sublime*, Presses Universitaires du Mirail, 2007)
L'homme de la Trappe (dans *Présence de José Cabanis*, Via Romana, 2007)
Monsieur Ouine ou la puissance bêtifiante du Mal (dans *Puissances du mal*, aux Presses Universitaires de Bordeaux, 2008)
Bruno Delorme : le Christ grec, de la tragédie aux Evangiles (“Bulletin de Littérature ecclésiastique”, Institut catholique de Toulouse, janvier-mars 2010)

IV. Sur L'ISLAM

La femme indévoilable (Horizons maghrébins, n° 25/26, 1995)
La découverte tunisoise du Coran par un chrétien et Ce qu'un vrai dialogue est en devoir et en droit d'espérer (ibid., n° 50, 2004).
Christian de Chergé et le Coran (Catholica,, hiver 2002-2003, numéro 78)
Une grande dame d'Egypte (Catholica, automne 2010, numéro 109)
Islam, rêves et réalité (Catholica, printemps 2011, numéro 111)

V. Sur le JAPON

Traduire le haïku ? (Daruma n° 1, éd. Ph. Picquier, 1997)
Notre-Dame Kannon (revue “Trajets”, n° 1, 1998)

VI. Sur et jouxte STENDHAL

Révolte (romantique) contre le père et roman stendhalien (“Stendhal et le romantisme”, Actes du colloque de Mayence, éd. Du Grand-Chêne, 1984)

L'énergie syllabique ou l'ARA énergumène (“Stendhal et l'énergie romantique”, Stendhal Club, 1986)

Armanche, roman hamletique (“Stendhal et l'Angleterre”, Liverpool University Press, 1987)

L'âme de La Chartreuse (“La Chartreuse de Parme revisitée”, Université Stendhal, Grenoble III, 1990)

Valéry apôtre de Stendhal (“Le Temps du Stendhal-Club”, Presses universitaires du Mirail, 1994)

Illyrique Chartreuse (“La Chartreuse de Parme”, Editions Inter Universitaires, 1996)

De l'Amour ou le gai savoir (“Persuasions d'amour”, Librairie Droz, 1999)

La Rome antique de Stendhal (“H.B.” n° 44, Revue internationale d'études stendhaliennes, Eurédit, 2004)

Balzac et le borg mystique (“L'image du Nord chez Stendhal et les Romantiques”, Humanistica Oerebroensia, Artes et linguae, Université d'Örebro, 2004)

VII. MISCELLANÉES

Sartre dramaturge : Les Mouches et Les Séquestrés d'Altona (Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg, Klincksieck, 1970)

La guerre et la paix dans les lettres françaises, de la guerre du Rif à la guerre d'Espagne (1925-1939) (“Littératures”, Presses Universitaires du Mirail, 1984)

Le Jeu de Patience ou la balance juste (Louis Guilloux, colloque de Cerisy, Calligrammes 1986)

Idas et Théràmène (Mélanges offerts à Noémi Hepp, ADIREL, les Belles Lettres, 1990)

Silences de Sartre ? (à propos d'un livre récent) (“Littératures”, Presses Universitaires du Mirail, automne 1995)

Cet autre Mai (“L'Esprit et les Lettres”, Mélanges offerts à Georges Mailhos,

Presses universitaires du Mirail, 1999)

L'Essai, un drôle de genre (“L’Essai : métamorphoses d’un genre”, Presses Universitaires du Mirail, 2002)

“*Trente gorges*” *Le Rivage des Syrtes à l’épreuve de l’hypothèse mystique* (Revue des Lettres modernes, Julien Gracq, 2004, n°4)

Une amie, Annie (“Hommage à Annie Bertrand, journée du 2 septembre 2006 à Coise)

La Catastrophe de Jean (Imaginaires et styles fin de siècle”, Mélanges offerts à Jean Foyard, Dijon, 2006) - sur le “Cantique de saint Jean” de Mallarmé -

L’événement Socrate (“Le Sens de l’événement dans la littérature française des 19ème et 20ème siècle, Peter Lang, 2008)

L’émir et le canot-major (“Littératures”, Presses Universitaires du Mirail, 2009)

Bêtement avec les bêtes (“Maurice Genevoix”, Littérature en Lagast Cahier n° 1, 2009)

Henri Bosco : un âne ? (“Henri Bosco”, ibid., 2010)

La Manne de René Guy Cadou (“René Guy Cadou”, ibid. 2011)

Au grand Meaulnes les grands remèdes (Alain-Fournier, ibid. 2013)

Gazer Gazette ? (Henri Vincenot, ibid. 2014)

Un enfant sur son trente-et-un (« L’enfance des Français d’Algérie avant 1962 », textes recueillis par Leïla Sebbar, éd. Bleu autour, 2015)

VIII. Censure, caviardage et autres corrections

Deux des textes mentionnés dans cette bibliographie sont avariés : Anastasie, divinité de la censure, y est intervenue avec ses indécents ciseaux. *Saint Augustin et le sublime* a été amputé de son premier alinéa : il y était question d’une bécasse qui trouvait “super” une victoire de la France au “Mondial” ; on retrouve ladite bécasse et ledit “Mondial” vers la fin de l’article, mais si on ne les a pas trouvés d’abord leur mention devient inepte autant qu’incongrue. L’autre manipulation (manigance) est plus grave : on a fondu en un seul les deux derniers paragraphes de *L’émir et le canot-major*, supprimant les passages, les expressions, parfois même les mots jugés politiquement incorrects et faisant des raccords assez astucieux pour camoufler le caviardage et le ravaudage. Mon petit essai (devrais-je remercier le sacripant qui s’est ainsi dévoué ?) devient ainsi digne d’une élogieuse recension dans *Le Monde* ou *Libération*. Je restitue donc ici même, sans plus tarder, non sans l’amender un peu mais sans le caraméliser, le texte comme je l’ai voulu.

VIII.1 : *Saint Augustin et le sublime.*

“/...../ on voit saint Augustin au bord de la mer ; là un ange lui apprend ce qu’il doit penser du mystère de la Trinité” (*Promenades dans Rome*)

S’il est un regain du sublime, comme il se dit, il ne faut pas espérer de l’Université en la matière plus que des études savantes ; le savoir, comme Augustin le souligna, n’a aucunement à faire avec la sublimité ; le tout-savoir universitaire n’est pas la sublime totalité de Kant ou ce qu’un poète anglais nomma “boundless or endless allness”. L’on ne peut

oublier la définition de Longin : “écho d’une grande âme” ; on dira plus, on dira moins, on circonscrit ou on élargit, mais on ne niera pas que Longin ait frappé dans le mille. Une société qui a perdu son âme a fatalement perdu le sublime. La modernité, pensait Bernanos, est une conspiration contre l’âme. Faut-il croire que la “postmodernité” y mettrait fin ? Peut-être, puisqu’elle offre sa chance, dit-on, à l’irreprésentable dans la représentation. Un accident de santé singulier survenu à une haute instance pourrait être le signal de ce retour de l’âme et du sublime : monsieur Chevènement, rescapé d’un long coma, assure avoir frôlé “l’autre rive” ; les harmoniques de cette locution sont bien connues : rien de moins que mystiques ; nous avons désormais en France, quel camouflet à Sartre!, un ministre de la vie intérieure.

Mais cet accident, et cette locution dans la bouche d’un si haut personnage, étonnent. Le Français ordinaire, gouverné par une médiocratie dont la médiocrité ne souffre guère de défaillances, plane plus bas. “C’est super”, s’exclame, la France ayant hélas battu l’Uruguay au “Mondial”, une bécasse qu’on interroge à la télé. “Super” est la locution plébéienne, servile, décervelée, d’un peuple qui a l’esprit de “grandes surfaces”. “Super”, on s’en doute, est l’anti-sublime, écho non de l’âme, mais de “l’Echo”.

Parmi eux Augustin, /....

VIII.2 : *L’émir et le canot-major*

Ce petit essai se divise en neuf paragraphes. Le huitième a sauté, le voici :

8. *Vigie-pirate*

“1945-1815 = 130”. Cette soustraction se lit, dans le dernier *Cahier*, sans commentaire. 130 : “l’Algérie française”, selon le slogan, a duré cent trente ans. Insérons un 8 : 1830. Millésime faste pour le canot-major : les cent vaisseaux de guerre de l’amiral Duperré assurent le débarquement à Sidi-Ferruch. Voilà un terme, que la candeur ou la présomption peuvent croire définitif, aux entreprises des épigones de Barberousse. Faut-il rappeler qu’en 1816 encore, cependant que Chateaubriand propose (le 9 avril) à la Chambre des pairs de “porter aux corsaires barbaresques le coup décisif”, Lord Exmouth et Van Cappellen, en 1825 l’amiral Neal canonnent Alger par mesure de représailles et d’intimidation.

Quand je résidai près de Tunis, j’avais pour aimable voisin monsieur S.G. qui, soufi à sa façon, dessinait le nom d’Allah sur des coquillages. Je lui présentai *L’Homme et la coquille*. Mais Valéry lui déplaisait. Il préférait Anna de Noailles dont il me citait volontiers le distique : “et quand s’étend sur l’eau la paix mahométane Des pays tendres, bleus et chauds”. La paix mahométane ? Les pays tendres ?... Le ministre de la guerre, Bourmont, avait-il tort en 1830 de dénoncer un “Etat dont l’existence fatigue l’Europe depuis des siècles” ?

Valéry meurt en juillet 1945. Deux mois auparavant le croiseur Duguay-Trouin participait efficacement à la répression des émeutes kabyles. C’est la dernière démonstration sur la côte maghrébine de la politique du canot-major. Avec Valéry meurent, en 1945, les empires coloniaux. Et meurt aussi, malgré les Monnet et les Schuman, l’Europe telle qu’il la concevait, héritière de la dialectique grecque, de la sagesse romaine et de la doctrine évangélique (II, p. 1032). Sa politique n’aura été qu’un chant du cygne. Mais ce poète-prophète de la décadence ne semble pas avoir imaginé que, pour couler à fond le canot-major, l’on y embarquerait, enivrant l’équipage par un chant de sirènes médiatiques, *die bunte Kuh*, la vache bariolée. Nietzsche ni Valéry ne se fussent réjouis d’une Europe, à venir pour l’un, avortée

pour l'autre, faite d'un brassage de cultures sans principe civilisateur. Les nietzschéens m'opposent que leur grand homme avait prévu le "dernier homme", mais aurait-il, mieux que Valéry, prévu qu'en 199. les idéologues de la *bunte Kuh* ne comprendraient même plus que la *bunte Kuh* pour l'auteur d'*Also sprach Zarathustra* était méprisable ?

Or l'idéologie de la *bunte Kuh* est celle qui autorise Dragut ou Barberousse nouvelle version à envahir la France, et l'Europe. Fernand Braudel, persuadé par ailleurs, au contraire de Valéry, que les civilisations sont immortelles, soulignait dans son *Identité de la France* que le problème colonial auquel la France aujourd'hui se confronte est "planté à l'intérieur d'elle-même". C'est trop peu dire. Après cent trente ans d'entracte la piraterie des barbaresques reprend et, faute de moyens maritimes, elle devient terrestre. Valéry s'est peu intéressé à ces "brisants" que furent les pirates, peu intéressé aux rapports conflictuels, en Méditerranée, entre islam et chrétienté. "Les pirateries de Stevenson", lâche-t-il...Thème littéraire... Aussi a-t-il des indignations naïves : dans *La Crise*, où il esquisse un bilan du désastre 1914-18, un des "faits" déplorables qu'il relève, c'est : "les croyances confondues dans les camps, croix contre croix, croissant contre croissant". Ne sait-il donc pas que François Premier s'alliait au Turc contre le Saint-Empire et dépeuplait Toulon pour y loger Barberousse et ses troupes, que sur son ordre le croissant, pour satisfaire le même berleybey, fut arboré à Marseille en lieu de la bannière mariale ? Que Leibniz, appelant à une coalition, reçoit du marquis de Pomponne une réponse ironique ? Que Montesquieu dans une lettre au baron de Stein se réjouit de ces pirates qu'il faudrait inventer, dit-il, s'ils n'existaient pas ?

Mais Barberousse ne demeura à Toulon que six mois. Barberousse est partout, aujourd'hui, en France. Il est français. Les renégats, ces "Petits-Européens", comme les appelait Valéry avec mépris, font fureur, occupent les médias ; la razzia, légale ou illégale, est banalisée ; monsieur Teste désormais, s'il a le malheur vivant dans la cité de Pythas d'habiter un quartier "Nord", aurait avantage à rentrer chez soi-même, avant d'entrer en soi-même, "armé jusqu'aux dents" ; madame Teste hier s'est fait arracher son sac en sortant d'"Atac", monsieur le Curé a cédé son église à un imam, l'évêque phocéén met Ibn Khaldoun, qui a calomnié les Bédouins "toujours prêts à enlever de force le bien d'autrui /.../ à piller sans mesure et sans retenue", à l'index. La cité de Pythas, dis-je ? La France entière est sur les dents : une locution digne de Disneyland plutôt que de Stevenson, et passée en usage, accueillie sans émoi par un peuple dont la bêtise semble devenue le fort, le dit assez : "plan vigie-pirate ». Valéry, cet homme de haut-bord, qui sur les canots-majors, saisis au vol, s'exprime dans une prose si chatoyante, et par épures ou ellipses sur leur prévisible submersion, ne conçoit pas que la galiote se réarme et que les officiers noirs et dorés soient évinçables par des colonels de l'or noir. Il peut imaginer le naufrage de l'Europe et même, dans ses dernières années, le décrire d'une écriture brisée, impatiente des grands fonds. Il n'en soupçonne pas les avaries, avanies, avatars imminents.

/...../

Et voici (dois-je m'en réjouir ? oui!) que la pente de mon propos, à l'instant que je formule cet impertinent *taceat in politicis*, se rebrousse. Palinodie ? Oui, tant pis : il y a du sens dans ces retournements. Je repasse à toute allure, sur la bande magnétique de ma mémoire, le discours officiel, présidentiel, depuis 1945, à propos de l'émir et du canot-major... Auprès de tant de phrases creuses et ronflantes, de tant d'éloquence fumigène et d'hypocrite pathos, les propos les plus rhétoriques et les plus stellaires de Valéry donnent la sensation qu'on touche le réel même. La poétique de la politique est moins verbeuse que ses déclamations. L'on se croyait avec Valéry locataire de

Sirius. Quand on a écouté messieurs de Gaulle, Mitterrand, Chirac, ses aperçus les plus abstraits semblent épouser le relief de la conjoncture. “*Nous avons étourdimment rendu les forces proportionnelles aux masses!*” : lequel de nos présidents aura une fois, s’agissant de nos relations avec les Barbaresques, tenté de conjurer le péril ? On a pu dire, à propos des accords d’Evian et de leurs misérables séquelles, combien avait manqué aux Français d’Algérie, je corrige, à la France, la grande voix de Camus. Bien moins que celui-ci heurté aux “brisants”, Valéry, sur son rocher pythiaque, à défaut de prévoir l’avenir eût au moins qualifié comme il faut la journée du 18 mars 1962 : “nauffrage”, eût-il écrit sur son *Cahier*. Il n’a pas entrevu qu’un de mes collègues se féliciterait au temps de Dien-Bien-Phu de l’héroïsme des combattants du Vietcong. Aurait-il imaginé des Français assez abjects pour suggérer qu’on fit de ce 18 mars une fête nationale ? D’un mot, dans son *Discours sur Voltaire* qui est presque son testament, il a fixé à la liberté de l’esprit, pour qu’elle demeure liberté et qu’elle demeure esprit, ses limites. Il se fût étonné d’un Sartre, et autour de celui-ci de tant de cerveaux asservis. Son génie de grand Européen manque dans notre Europe trahie par les “*Petits-Européens*”. Il nous eût avertis (c’est l’évidence même, mais *ils* ont la rage de n’y rien voir) que trop de Calibans d’un trop gros calibre, cela, comme on dit à Marseille, pompe l’air. Prospero n’en peut plus, Ariel s’asphyxie.

9. La barque de Tibériade.

Une pensée de la civilisation (du canot-major), quand même serait-elle modulée sur la lyre de Cassandre, est armée, militante, agressive. “Le Grec”, écrivait Braudel, “déteste encore plus le Perse que le Perse lui-même /.../ ne déteste le Grec. Le Romain hait à mort le Punique qui le lui rend bien. La chrétienté et l’islam n’ont rien à s’envier”. Il faut corriger cependant : n’y a-t-il pas, plus forte aujourd’hui que la haine entre la chrétienté et l’islam, la haine que vouent à leur civilisation des Européens renégats qui se haïssent eux-mêmes ? L’idéologie de la *bunte Kuh* ne dissimule-t-elle pas cette haine sous le bariolage cosmopolite, le salmigondis entretenu des cultures ?

Monsieur Teste prononçait : “Entre les hommes il n’existe que deux relations, la logique ou la guerre”. Formule erronée! C’est la logique (la logistique aussi) *et* la guerre. Argumenter : canonnade mentale. La pensée du canot-major escamote l’agressivité potentielle de la logique. Alexandre fut élève d’Aristote, Napoléon eut ses idéologues. Alors, le *logos* contre la logique ? Cela ne relève plus d’une politique ni même d’une poétique, mais de la géométrie et, inconfondable avec aucune croyance, de la foi. Simone Weil achève sa *Lettre à un religieux* sur ce mot étonnant : “/.../ la géométrie grecque et la foi chrétienne ont jailli de même source!” Michel Serres disait de même, apparant le théorème de Thalès et la *théorie* de saint Jean. Cette sorte de spéculation est étrangère à Valéry. Il sent bien que l’esprit européen procède et de l’évangile et de la géométrie, il ne voit pas l’intime connexion entre l’une et l’autre, qui est le tournant de l’Histoire. Il y a trop de Rome en lui –*Roma* – peu d’amour - *amor*. Monsieur Teste ignore la charité. Une nouveauté de ce millénaire c’est que le Pape n’y arme plus de vaisseaux; il tente de rapatrier la barque de Pierre, analogue à celle des *Inspirations méditerranéennes*, sur le lac de Tibériade où nul canot-major n’est concevable, où nul émir jamais ne subventionna de galiotes. Emir et amiral s’entretiennent l’un l’autre. Coulez le canot-major, la galiote sombrera. Mais cette stratégie à longue vue relève de l’ordre surnaturel. L’homme qui a choisi “Gladiator” pour une de ses rubriques renoncera malaisément sur sa mer fabuleuse

aux “embarcations merveilleusement tenues, parées et armées”.

(Les tomes I et II de la Pléiade (Valéry, *Oeuvres*) sont désignés par I ou II. S’il s’agit des *Cahiers* dans la même Pléiade, ils sont désignés par *Ca* I ou II.

Note conjointe : A comparer de près mon texte et son avatar publié je suis sidéré du nombre des ablations qui y ont été pratiquées. Ainsi j’écrivais : “Caliban, ce rejeton de l’horrible Algéroise Sycorax”. Mon censeur a supprimé “ce rejeton de ...”. Mais c’est Shakespeare qu’il censure! Je cite (*The Tempest*, acte I, scène 2) : “the foul witch Sycorax”, “this damn’d witch Sycorax, For mischiefs manifold, and sorceries terrible To enter human hearing” – “l’odieuse sorcière S.”, “cette damnée sorcière S., pour d’innombrables méfaits et des sortilèges dont s’épouvante l’oreille humaine”.

Mes notes étaient sans doute de mauvaises herbes. Le censeur jardinier les a toutes sarclées. Je sauve celle-ci :

Izmir, Istanbul. On tolère que le Turc, le géographe, l’historien emploient ces toponymes qu’un pouvoir politique a imposés. Mais une réflexion englobante et armée de poésie doit prendre distance et réparer les sévices onomastiques. Il n’y a pas de dénomination objective. Valéry est en droit d’ignorer Izmir et de célébrer Smyrne, cité grecque où fut écrit l’évangile selon saint Luc. C’est par une concession gracieuse à la Turquie que Monseigneur Pelâtre intitulait son article de la revue “Sources vives” (juin 1999) : “Istanbul, chemin d’unité”. Mais ce nom même d’Istanbul est-il unifiant ? “Istanbul”, “Izmir”, ce n’est ni européen ni chrétien. Monseigneur Pelâtre sur ce sujet reste elliptique, mais les chiffres qu’il avoue – en 1923, Istanbul, 1 million d’habitants dont 300.000 chrétiens, aujourd’hui 10 millions et moins de 100.000 chrétiens – parlent clair. Smyrne est d’Europe, Izmir ne l’est pas, Constantinople d’Europe, non Istanbul.

Note finale. Il faudrait faire un article sur le caviardage, le truquage, l’édulcoration, la *caramélisation* de cet article. Ce serait une pièce à verser au dossier des mauvaises façons universitaires, de la malhonnêteté intellectuelle et du conformisme idéologique.